

maître *Dominiis est.*

Ainsi se vérifient à la lettre ces paroles de Bourdaloue que nous citions l'autre jour : " Quelque bien que vous puissiez faire d'ailleurs, si par une condescendance trop facile, vous souffrez que la religion, que l'Eglise, que la piété, que la vérité, que la saine doctrine soient impunément attaquées, fussiez-vous dans tout le reste des hommes irréprochables, vous êtes des anathèmes que Dieu rejettera, qu'il confondra même dès cette vie, et sur qui il fera éclater la rigueur de ses jugements. "

En Italie, l'iniquité a semblé triompher pendant l'année 1870. Rome est tombée au pouvoir des hordes italiennes; le Pontife-Roi a dû céder à la violence et se constituer captif en quelque sorte. Mais ce triomphe de la révolution n'en est pas un. Dieu l'a permis pour exercer d'une manière plus terrible ses vengeances contre le roi spoliateur des biens de l'Eglise, persécuteur de la justice et violateur de tous les droits. *Quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus*: quand le châtiement, que Dieu lui réserve, fondra sur lui et sur ses peuples, les oreilles tinteront longtemps à ceux qui en entendront parler. Les livres saints nous disent quelle sera l'histoire de Victor-Emmanuel et de ses peuples. Les Philistins ayant pris l'arche de Dieu, y lisons-nous, l'emmenèrent à Azot. Or, la main du Seigneur s'appesantit sur ceux d'Azot et il les désola. Les princes des Philistins ayant été consultés, les habitants d'Azot menèrent l'arche du Dieu d'Israël d'un lieu en un autre. Et, pendant qu'ils la menaient de cette sorte, le Seigneur étendait sa main sur chaque ville, et il y tuait un grand nombre d'hommes. Il en frappait les habitants depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et leurs entrailles se pourrissaient. Dans chaque ville se répandait l'effroi et la mort; la main de Dieu s'y faisait sentir effroyablement et les cris de chaque ville montaient jusqu'au ciel. Et les Philistins, ayant ouï de leurs prêtres et de leurs devins que c'était le Dieu d'Israël qui les accablait de ces maux affreux, parce qu'ils avaient pris son arche sainte, la renvoyèrent en Israël. Ils durent expier leur péché et rendre gloire au Seigneur par des holocaustes, des présents d'or et d'argent.

Dans ces luttes que la vérité a eu à soutenir contre l'erreur; la justice, contre l'iniquité; le bien contre le mal pendant le cours de l'année 1870, la *Gazette des Campagnes* n'est pas demeurée simple spectatrice. Selon la mesure de sa force elle a combattu les bons combats. Elle a été l'un des très-rare journaux qui ont courageusement fait la guerre au gallicanisme et au libéralisme que certaines feuilles canadiennes ont prêché dans leurs articles éditoriaux, mais plus particulièrement par la reproduction d'écrits européens, où le venin de l'hérésie était très-habilement dissimulé et caché, et par là même infiniment plus dangereux.

Elle a défendu l'infaillibilité pontificale que l'ignorance attaquait bien plutôt que la malice. La proclamation de l'infaillibilité comme dogme de foi est venue la consoler de toutes les injures et de toutes les persécutions qu'on lui a fait subir, parce qu'elle s'était déclarée tout d'abord pour cette vérité fondamentale. Pendant six mois au moins, nous avons été publiquement et impitoyablement vilipendés en haine de la doctrine que nous professons. On ne pouvait souffrir que nous suivions les enseignements de l'Eglise et que nous refusions d'adhérer aux théories préconisées par les brochures libérales et gallicanes. On a cherché à nous écraser sous le mépris et la haine publiques, et même à tuer la *Gazette des Campagnes* en lui coupant les secours par tous les moyens possibles.

Nous avons prévu ces tempêtes et nous ne les avons point redoutées; aussi, pouvons-nous affirmer que Dieu a béni notre œuvre. Nous n'avons point voulu, considérer autre chose que notre devoir qui nous imposait l'obligation de parler, et nous

jouissons d'une singulière paix de conscience en songeant que nous l'avons remplie. S'il fallait reculer dans l'accomplissement d'une bonne œuvre toutes les fois qu'elle offre des ennemis, et des déboires à dévorer, et ne marcher que quand rien de fâcheux ne se dresse devant soi, on mériterait de porter les hideux stigmates que le monde lui-même imprime au front des lâches, et en outre de subir le châtiement que Dieu réserve aux apostats. Un bon soldat doit aller soigneusement au-devant de toutes les blessures, quelques graves qu'elles puissent être; il doit même affronter la mort. Ce ne sont pas les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter d'une bonne action, commandée par le devoir, qu'il faut considérer, mais l'obligation à remplir. Bourdaloue, que nous citions dans notre dernière *Revue*, le dit expressément. " Il ne vous appartient point, dit-il, et il ne dépend point de vous, sous prétexte d'un événement futur et incertain, de vous dispenser d'une obligation présente et assurée. C'est à vous de vous confier en Dieu et d'agir dans l'espérance qu'il bénira votre zèle. "

La *Gazette des Campagnes* n'a cessé d'être au service de la bonne cause, de la défendre, de soutenir les droits de Dieu et de l'Eglise. Elle n'a point voulu accepter d'autre mission que celle-là, qui doit être celle de tout bon journal; elle n'a vécu et ne vit encore que pour lui avoir été si fidèle. Elle ne s'est jamais inquiétée de savoir de quel côté soufflait le vent de la faveur afin de se diriger de ce côté; elle n'a prêté l'oreille qu'aux accents de la vérité catholique et elle s'est efforcée d'en répéter fidèlement les échos. Dieu, nous en avons la ferme conviction, lui tiendra bon compte de ses travaux. Ils sont loin, bien loin, d'avoir l'éclat et la grandeur qu'on rencontre dans d'autres; mais ils ont au moins le mérite d'être marqués au coin de la bonne volonté, du désintéressement, du dévouement, et c'est assez. Une pauvre femme, du nom de Sophie, désirait ardemment contribuer en quelque chose à la construction d'une magnifique basilique qu'on élevait à Constantinople. Trop pauvre pour donner une seule obole, elle se mit à ramasser un peu d'herbe tendre qu'elle portait aux chevaux des travailleurs. Tant que durèrent les travaux, on la vit chaque jour fidèle à la tâche qu'elle s'était imposée. Lorsque la basilique fut terminée, une voix du ciel fit entendre ces paroles : " Ce temple, c'est Sophie qui me l'a fait bâtir. " La basilique prit de là le nom de sainte Sophie. Ainsi se vérifie tous les jours, quoique d'une façon moins visible, ce que dit l'Ecriture : *Deus intuetur cor*, c'est le cœur, c'est la bonne volonté que Dieu ré- garde.

Révérénd Messiro Louis Parant, curé de St. Jean Port-Joli

Je viens aujourd'hui remplir un devoir de reconnaissance à l'égard d'un saint prêtre que la mort vient d'enlever subitement du milieu de nous, en consacrant à sa mémoire les quelques lignes suivantes. Je sais que d'autres pourraient faire son éloge plus dignement, mais c'est une consolation pour moi de faire connaître celui que j'ai appris à respecter et à aimer comme un père, et que j'ai pu apprécier davantage dans les dernières années de sa vie. D'ailleurs la tâche me sera assez facile, car le plus bel éloge que je puisse faire de ce digne ministre du sanctuaire, c'est de le montrer tel qu'il a été sur les différents théâtres où sa vie s'est écoulée. Partout, comme son divin modèle, il a passé en faisant le bien : *transiit benefacundo*.

Le Révérend Messire Louis Parant est né à Québec le 2 août 1810, du légitime mariage de Jean Parant et d'Elizabeth Vincent. Parvenu à l'âge requis pour commencer son cours d'études, ses parents l'envoyèrent au Séminaire de Québec. Il sut aussitôt se faire estimer de ses maîtres par son application au travail et par sa bonne conduite. Son cours terminé, il prit quelque temps pour réfléchir sur l'état de vie qu'il devait embrasser. Après mûre réflexion il se décida pour l'état ecclési-